

Fête des Diables à San Pedro Jicayan (Oaxaca, Mexique)

Marquage de l'espace et pacte communautaire

MARIELLE PEPIN LEHALLEUR

IL FAIT ENCORE NUIT et une mince corne de lune brille vers l'est quand les jeunes gens sortent de chez eux, un gros paquet sous le bras, pour rejoindre, dans chaque quartier, la maison convenue où s'opérera leur métamorphose. Cheveux, front, joues et mentons soigneusement couverts d'un foulard, le visage caché sous un masque animal ou monstrueux, cornu pour la plupart, jambes et bras zébrés de noir et de rouge, le dos orné de figures grimaçantes ou de phallus (parfois dissimulés par la suite sous un autre dessin), ils sortent bientôt en file indienne en hululant. Certains sont harnachés de longs crins de cheval. À leur tête, le plus grand tient à la main et fait parfois circuler une gourde d'eau-de-vie aux formes féminines suggestives. Son masque arbore d'immenses cornes tournées et quelque signe distinctif : le nom de son quartier, une petite croix ou la référence à un événement marquant, tel cette année, l'ouragan Paulina qui a ravagé la région en octobre. Ses compagnons, entre quinze et vingt, le suivent en ordre strict de taille décroissante du masque comme de la personne, jusqu'aux plus jeunes, d'une douzaine d'années. Fermant la marche, un ou deux Tigres (ocelots) accentuent une démarche chaloupée, signe de leur souplesse féline, et de temps en temps font la roue.

On est mardi de carnaval, *quivi wi chi cui'na*, « mardi (jour deuxième) des diables » en pays mixtèque, sur la côte Pacifique du Mexique. Les Diables, et les groupes de danse des Tejorones et des Mascaritas s'apprentent à représenter leur quartier auprès du village rassemblé pour la fête, à faire frémir la foule de joie et d'excitation à leurs blagues et jeux salaces, à marquer la rupture et la continuité du temps rituel et le renouvellement du pacte qui fonde la communauté.

Carnaval, la vie quotidienne telle qu'on aime en rire

Des différents quartiers, les groupes de danse arrivent bientôt sur la grande place, une longue chaussée qui relie d'ouest en est la mairie à l'église et, plus loin, au cimetière qui domine le village. Les Diables accompagnent les Tejorones de leur quartier. Ils serpentent autour d'eux, toujours à la queue leu leu et hululant, dessinent des cercles, reviennent sur leurs pas et brusquement s'arrêtent et font mine de se sodomiser. Les Tejorones, au contraire, se déplacent de manière compacte et ordonnée, en deux files parallèles, suivis de leur violoneux. Ils sont vêtus « à la mode métisse », c'est-à-dire qu'ils portent pantalon, veston et chaus-

sures (alors que le vêtement traditionnel des Indiens mixtèques est le *calzón* et le *cotón* et qu'ils portent des sandales ou vont nu-pieds), leur petit masque rose et moustachu confirme cette identité étrangère, et ils arborent une haute coiffe couverte de plumes de coq. Scandant la musique et leurs pas avec une calebasse encore pleine de graines, ils dansent toujours penchés en avant en imitant la posture et le cri des dindons. Un des danseurs habillé en femme, à l'indienne, avec un masque « féminin » à accroche-cœurs, et dénommé la Catalienda, évoque la Malinche, la première compagne, interprète et conseillère indienne de Cortès dans son entreprise de conquête. Les Vieux qui accompagnent les Tejorones, bottés et costumés en vachers, portent des masques noirs grimaçants aux rides accentuées ou des masques roses, barbus et cornus (*odocoileus* ou cerf-mulet) : ce sont là encore des étrangers au groupe ethnique, une évocation satirique des métis ou des Espagnols et de leurs anciens contremaîtres noirs, dont les descendants sont nombreux dans la région, et que l'on moque par des gesticulations et des bravades.

Quelques quartiers se font représenter par un troisième type de danseurs, les Mascaritas, issus de la tradition plus récente des quadrilles (XIX^e siècle). Hommes et « femmes » (dont le rôle est tenu par des hommes) sont habillés très coquettement de vêtements de ville et leurs Vieux eux-mêmes sont élégants. La Vieille métisse, en revanche, incarne un personnage de virago tenu par le plus costaud de l'équipe, qui s'en prend au public, offre son lait à l'encan et met à mal les Vieux au cours d'un simulacre de capture, d'émasculatation et de mise à mort du taureau. Les Mascaritas sont accompagnés d'un petit groupe de cuivres et d'une batterie qui jouent des *sones* et des *chilenas*.

Les danseurs confluent de tous les quartiers vers la place centrale, chacun évoluant selon son style particulier et au son de sa musique : environ trois cents jeunes gens qui danseront

la journée durant, hors de toute obligation ⁽¹⁾ mais pour le plaisir de danser et de montrer leur savoir-faire au nom de leur quartier. Les coûts d'entretien du groupe de danse, assez élevés – on tue un bœuf, les vêtements s'abîment et danser donne soif – sont assurés par quelques hommes du quartier qui se réunissent en comité sous l'égide du chef de danse (*encabezado*). C'est chez lui que sont gardés les masques, qu'ont lieu les répétitions et que se retrouvent les danseurs pour des repas pris en commun, à l'aube et le soir des jours de danse.

Compétition avec les villages voisins et commerce touristique obligent, la fête des Diables se rapproche un peu plus du carnaval aujourd'hui qu'il y a deux ans, avant que l'autorité municipale ne décide d'organiser un concours des « meilleurs » groupes de Tejorones et de Mascaritas (exécution des pas et des figures, originalité et soin des vêtements), auxquels sont remis trois prix dans chaque catégorie. L'ordonnancement de la journée rituelle en est un peu perturbé mais le public ne s'en plaint pas, tout divertissement supplémentaire est le bienvenu.

Au sortir du terrain de jeu qui a servi de théâtre au concours, revenus sur la place publique qui est le lieu accoutumé de leurs évolutions, les danseurs produisent les danses et les jeux qui font les délices de la foule. Le Tigre fait des cabrioles, grimpe aux arbres, attaque le Chien et le Taureau, avant d'être lui-même cruellement traité et mis à mort par les Vachers ; l'Enfant malade reçoit les soins de la Catalienda, puis de Guérisseurs appelés en renfort, qui font montre d'une incompétence bouffonne, et finissent par faire s'étouffer leur patient avec la fumée de la bûche apportée en guise d'encens. Les tendres Colombes reçoivent du maïs des mains du Vieux et lui donnent

1. « Avant, on disait que celui qui voulait danser devait le faire sept ans de suite, sinon il rêverait des diables. Mais maintenant on ne dit plus ça ».

en retour des œufs, mettant en pratique la règle sacro-sainte de la sociabilité à Jicayán : l'échange... tout en laissant planer le doute sur la relation des filles et de leur père. Après force ruades, le cheval-jupon à la mâchoire articulée s'écroule et emporte son assaillant dans sa chute. Le répertoire est bien connu, parfois agrémenté de quelque trouvaille, et chaque acteur, chaque groupe fait de son mieux pour exciter les rires et les commentaires du public, avant de reprendre sa séquence de danse. De multiples spectacles se déroulent ainsi en parallèle, à quelques mètres les uns des autres, dans une ignorance respectueuse qui n'est qu'apparente car si le concours officiel est clos, la compétition a repris de plus belle autour de ces répliques et de ces mimiques connues de tout un chacun. Par rapport aux carnivals des villages environnants, celui-ci reste fort respectueux de l'autorité politique et ce sont plutôt les images paternelles au quotidien, les rapports entre hommes et femmes ou les prétentions racistes qu'on moque (Abramo *et al.*, 1992).

Le pacte du *ndatu*

Outre son aspect festif et la mise en scène des rivalités entre quartiers, le carnaval a une dimension religieuse ou mythique fondamentale. Il est aussi un rite, ou plutôt une étape dans une séquence rituelle, ce qu'évoque plus justement que le terme espagnol l'expression mixtèque de « jour où meurent les diables ». Les danseurs du même nom et les Tejorones en sont les acteurs désignés, bien que le groupe de Mascaritas d'un quartier où la danse des Tejorones n'a pas pu se constituer puisse partiellement se substituer à celle-ci. Les Diables apparaissent dans un temps circonscrit, correspondant à celui des cérémonies du *ndatu* (la traduction est hasardeuse : promesse, bénédiction, destin...), où les autorités nouvellement désignées appellent la protection des forces surnaturelles sur le territoire municipal.

Ce temps débute dans les premiers jours de janvier et s'achève, plus ou moins longtemps après, par le carnaval (fête mobile) et son épilogue, le Mercredi des Cendres. Alors commence le temps des saints et du Christ « auxquels les Diables montrent le chemin ». Mais auparavant, « ceux-ci doivent mourir, comme est mort le Christ, pour lui laisser la place », non sans avoir pris sur eux la faute collective et conjuré la violence latente contenue dans la communauté. L'ambivalence des Diables rejoint celle du pouvoir des autorités et des divinités, d'autant plus puissantes dans le bien qu'elles sont susceptibles de faire le mal, une notion que les habitants de San Pedro Jicayán partagent avec beaucoup d'autres Indiens de Mésoamérique (Lopez-Austin, 1997).

Dans les rites du *ndatu* et du carnaval, ce n'est pas le maire (*presidente municipal*) que les danseurs ont pour interlocuteur mais le juge (*alcalde*), que la communauté situe au sommet du système hiérarchique de charges qui la gouverne, alors que le pouvoir administratif et politique officiellement reconnu revient au président. Un nouveau juge est désigné tous les ans par l'assemblée communale sur proposition du conseil des anciens ou *tatamandonces*, lesquels indiquent, parmi les hommes sages ayant déjà assumé de nombreuses charges civiles et religieuses, ceux qui leur semblent le plus capables de convaincre, de concilier les intérêts contraires et de punir à bon escient (2). L'*alcalde* a pour mission de maintenir la concorde au sein de la communauté, une condition de survie ethnique que les Indiens mexicains ont de tous temps jugée prioritaire, qui requiert de mettre de son côté toutes les

2. L'équipe municipale – maire, syndic et quatre régisseurs ou conseillers, ainsi que leurs suppléants – est renouvelée tous les trois ans selon l'un des deux modes prévus par la constitution de l'État du Oaxaca : élections entre candidats de partis ou désignation par l'assemblée.

forces divines disponibles, qu'elles soient chrétiennes ou plus anciennes.

Les cérémonies du *ndatu* débutent avant que ne pointe le jour du mercredi ou du samedi qui suit le premier janvier (ce sont les jours rituels par excellence, où l'église reste ouverte), et se répèteront sept fois. Elles concernent le gouvernement civil et les autorités de l'Église, c'est-à-dire le *fiscal* et les vingt-deux *major-domes* chargés pour l'année du culte de l'un des saints honorés localement, et l'on fait appel aux *rezanderos* qui connaissent les prières et savent conduire le rosaire. Les *tatamandones* sont évidemment présents. Les Tejorones sont conviés par le juge à partir de la troisième ou la quatrième fois : les danseurs restent à l'extérieur, mais les Vieux s'agenouillent au fond de l'église, cierge et feuilles de prière en main.

Après les prières, où l'on demande aux saints (en particulier aux six saints principaux : les deux Pierre, ancien et nouveau, Paul, Marc, la Vierge du Rosaire et l'Esprit Saint) de veiller à ce que l'année se passe sans dissension au sein de la communauté, sans meurtre et sans maladie, les participants se dirigent en cortège vers chacune des croix qui marquent les entrées du village, aux quatre points cardinaux. Elles sont plantées en terre par groupe de trois, au pied d'un gros fromager appelé *tu ñuu*, ou « arbre du village » en mixtèque (certains m'ont donné également le nom de *tu uvi*, ou « arbre double ») et que l'on dit peuplé d'iguanes. Ceux-ci sont des *nahual*, les doubles animaux de personnes humaines, des êtres tutélaires mais qu'il faut également protéger sous peine de mettre en danger le porteur de leur âme sœur. Après les croix marquant les limites, les croix plantées au cœur de chacun des sept quartiers du village sont à leur tour honorées par l'encens, les prières et les danses.

Aux côtés des autorités incarnant la communauté dans sa dimension collective (bien qu'il y manque les responsables agraires), les Tejorones représentent les quartiers venant

manifesteur leur adhésion au pacte de refondation communautaire. Une relation étroite s'instaure entre eux et l'*alcalde* pour la préparation et l'accomplissement du sacrifice rituel, joué sur le mode parodique, qui sanctionnera ce pacte et engagera de façon réciproque, dans l'ordre du divin, la communauté et les saints, et dans l'ordre profane, les autorités communautaires et les quartiers. Une série d'échanges débute – bénédictions, autorisations diverses et indications sur ce qu'il convient à la collectivité de faire contre prestations en travail – qui se poursuivra de fait tout au long de l'année. Ainsi, les Tejorones aideront-ils à la fabrication des cierges de suif utilisés dans la major-domie de saint Jésus avant d'obtenir la permission écrite de solliciter la coopération financière du public. Pour pouvoir danser au carnaval, il leur faudra balayer la place publique et le chemin où passeront les Diables, celui-là même que la procession du Christ et de la Vierge des Douleurs empruntera durant la Semaine sainte. Enfin, c'est l'*alcalde* qui fournit l'âne, la croix et la table à chacun des groupes de Tejorones pour que ceux-ci mettent en scène le désordre et l'inversion, le jour de carnaval.

Une Passion parodique

Vient enfin le jour si longuement préparé : sept croix (2,5 m sur 1,5 m) taillées la veille sous le contrôle du juge sont livrées aux Diables qui les plantent, alignées, sur la place publique. Elles sont identifiées par le nom de leur quartier mais les Tejorones y accrochent encore des foulards. Entre-temps, les Diables ont attrapé le Vieux qui représentera Ponce Pilate et le traînent la corde au cou à travers le village, comme « ils » l'ont fait pour Jésus. L'argent obtenu par le suppliant permettra d'acheter quelques bières et Coca-Cola. Après le concours, le rite reprend avec l'arrivée de l'âne sur lequel est juché un autre Vieux. La monture indique « qu'il vient de loin, qu'il n'est pas d'ici », une

preuve d'ambivalence et peut-être de dangerosité, tout comme les vêtements et les masques d'Espagnols des Tejorones, auxquels on comparait parfois les migrants, il y a une trentaine d'années, à leur retour de la ville.

Au pied de la croix, le « Christ » se lamente, dit la vie de débauche qu'il a menée, le plaisir qu'il en a tiré, et pleure de devoir l'abandonner. D'autant plus que sa compagne, Catalienda, rejoindra sûrement un autre homme dès qu'il sera parti, etc. Les cris de celle-ci se mêlent à ceux des Diables autour de l'homme mort, couché maintenant sur la table, et pour lequel un Vieux lit des prières, entre borborismes et plaisanteries, dans une revue de dessins satiriques tenue à l'envers. Observons au passage que la parodie est beaucoup plus contenue actuellement que celle à laquelle j'ai assisté il y a vingt-cinq ans. Bientôt, la procession s'ébranle, derrière l'âne, le Premier Diable chargé de la croix, quatre danseurs portant la table et le mort sur leurs épaules. Le cortège s'arrête à chacune des croix de quartier et réitère les danses et les mimiques. Après avoir ainsi parcouru le village, la petite troupe se retrouve à l'autre bout de la grand-place, au départ d'un chemin qui descend très abruptement sur quelques mètres et que l'on baptisera pour l'occasion « ravin ». C'est là qu'est jeté le corps du « Christ », entre les hurlements de joie des Diables. Les mêmes scènes et le même défilé burlesque sont répétés par chacun des groupes de Tejorones. Puis chacun rentre chez son chef de danse où de la viande de bœuf en bouillon lui sera offerte. *Tsa chi'i cui'na*, les Diables sont morts.

Le cycle n'est cependant pas terminé. Il faut maintenant effacer la marque diabolique pour que puisse s'imposer celle des saints. Le mercredi, la marraine de l'épouse de l'*encabezado*, la protectrice par excellence, est requise pour collecter un grand seau de cendre sous le foyer. Les Tejorones reprennent la route pour apposer des « croix du Christ » à tous les

endroits sensibles de leur parcours de la veille, où a été présente la « croix du diable ». Celle-ci sera représentée par une croix à branche oblique. Un Vieux la dessine tout d'abord au pied de la croix de bois que le Premier Diable a rapportée la veille et qui restera plantée devant la maison de l'*encabezado*, puis sur les premières marches de l'église. Partout ailleurs, seule la croix du Christ a droit de cité désormais. Les Tejorones dansent encore à chaque étape de ce long chemin de croix, puis vont ranger leurs bonnets et leurs masques qui ne pourront plus ressortir avant l'année prochaine.

Quartiers et communauté

Dans la complexité des événements qui se jouent collectivement à San Pedro Jicayán durant le jour et le mois des Diables, j'ai pris pour repères les emboitements de temps et la réitération des parcours qui correspondent au discours le plus explicite, à ce que les habitants du village et surtout les acteurs directs des danses et des rites veulent que l'on comprenne de ce qu'ils font. Le comportement et le statut des groupes de danse doivent aussi être examinés comme un emblème affiché du groupe social qu'ils incarnent, leur quartier.

Les quartiers pourraient être présentés comme des groupements de fait, unissant les personnes vivant sur un même périmètre. De fait, cette définition est revendiquée quand un déménagement suscite un conflit et que quelqu'un renâcle à prêter son service obligatoire pour les travaux publics. Mais il serait plus juste de dire qu'un quartier est composé majoritairement d'une série de familles, pas nécessairement apparentées entre elles, ou alors lointainement. Au sein des familles, c'est le lien agnatique, entre père et fils, entre frères, entre cousins dans la ligne masculine, qui prévaut. Ceci découle naturellement de la règle de résidence qui incite fortement les jeunes couples à demeurer dans la maison des parents du mari

pendant quelque temps, puis à s'installer à proximité, si possible sur le même lot, quand ils auront des enfants. En général, le plus jeune des fils se charge des vieux parents et hérite de la maison.

Bien que les liens soient puissants au sein de la parentèle, la diversité et la taille même des quartiers – une centaine de foyers en moyenne – interdisent de les considérer comme des blocs, qu'il s'agisse de position politique, d'affinité religieuse ou de richesse. Mais l'appartenance d'un homme à un quartier l'oblige à participer aux tâches collectives d'intérêt public et lui ouvre droit, également, à la solidarité. Chaque quartier choisit ses représentants au début de l'année. Leurs titres (caporal et lieutenants), aux résonances militaires, indiquent qu'ils ont une fonction d'organisation et de conduction du travail collectif plutôt que d'autorité. Ils agissent généralement en étroite coordination avec le pouvoir municipal mais ne dépendent pas de lui. Les charges de quartier ne font pas partie de la hiérarchie communautaire, à laquelle on participe de façon individuelle, mais les hommes ayant une longue trajectoire dans celle-ci sont choisis par leurs voisins pour être *tatamandones* de quartier, conseillers pour les affaires intestines. Ceux-ci ne sont pas porte-parole d'un choix politique, par exemple pour la désignation de l'équipe municipale, et c'est plutôt de la diversité des préférences qui se font jour qu'ils informeront le conseil des anciens. Les groupes de danse soulignent cette autonomie relative des quartiers dans le rite carnavalesque, accompli par chacun d'eux en parallèle, tandis qu'ils prennent part ensemble à l'imploration qui doit leur assurer la concorde et la paix.

Les quartiers n'apparaissent donc pas comme dépendants de la communauté dans leur existence. Bien plutôt, leur appartenance commune crée la communauté, en contrepartie des ressources collectives auxquelles celle-ci leur donne accès : terre, eau, territoire, patri-

moine historique, culture, identité. La participation au système hiérarchique des charges est ouverte à tout homme marié de la communauté et c'est son obligation morale et sociale de s'y prêter. Son appartenance de quartier n'entre pas en lice, les unités domestiques participent directement au pacte communautaire. Il n'y a pas de délégation, chacun est présent aux assemblées et parle en son propre nom. L'individualité et la hiérarchie des fonctions d'autorité désarticulent les intérêts des groupes territoriaux et des familles et les obligent à établir des alliances.

On peut retrouver l'origine historique de l'organisation – hiérarchique mais ouverte à tous – des fonctions communautaires dans le grand bouleversement social et économique qui marqua l'époque coloniale et provoqua, entre le XVII^e et le XVIII^e siècles, la reconquête des droits territoriaux par les gens du commun dans les Républiques d'Indiens auparavant soumises aux caciques de lignages nobles (Carmagnani, 1988). Un nouveau pacte est alors conclu, fondant la sacralité du territoire sur l'unicité de la population et de son organisation politique.

N'entend-on pas un écho de ce pacte fondateur dans ce souvenir transmis par les anciens : « *Le village, avant, était très petit. Les Tejorones et tous les alcaldes prièrent pour que le village grandisse, que l'on oublie les mauvaises choses qui s'étaient passées, des choses qu'avaient faites les uns et les autres. Que Monsieur saint Pierre oublie le mal qui a été commis et que cette année il ne se passe rien de mauvais.* »

La mise en scène carnavalesque de l'inversion montre comment le temps des Diables et celui des Saints se superposent et se succèdent sans s'annuler. La répétition des parcours et des points qui ancrent la société sur son territoire souligne l'ambivalence des divinités tutélaires et le besoin ressenti de faire appel à toutes pour garantir la bonne entente communautaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Abramo (M.), Sevilla (A.), Villela (S.), 1992. *El carnaval mixteco. Consideraciones acerca de una fiesta popular*. Mexico.
- Carmagnani (M.), 1988. *El regreso de los dioses. El proceso de reconstitución de la identidad étnica en Oaxaca. Siglos XVII y XVIII*. FCE, Mexico.

- Lopez-Austin (A.), 1997. *Les paradis de brume. Mythes et pensée religieuse des anciens Mexicains*. IHEAL, Maisonneuve et Larose, Paris.
- Martinez-Pepin Lehalleur (M.), 1980. *L'économie paysanne d'une communauté indienne au Mexique : San Pedro Jicayán, Oax.* Thèse, Université de Paris V.

